L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 21 AVRIL 1895. Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres,
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS.
DIMANCHE, 21 AVRIL 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

NOTRE PORT.

Il n'y a pas au monde d'Etat, de ville où, depuis trente ans, il se soit produit autant de transformations qu'en Louisiane et, surtout, à la Nouvelle-Orléans. Elles y sont profondes et universelles, ces transformations. Tout y est changé, les institutions, la population, la ville même, que l'on a transplantée ailleurs, le port que l'on a complètement déplacé ; jusqu'à la langue qui n'est plus la même et qui a été remplacée par l'idiôme du Nord. Au milieu de toutes ces métamorphoses qui n'ont rien laissé intact, que fait l'ancienne population ou le peu qu'il en reste ? rien ; elle courbe la tête ; elle ne dit mot, elle se soumet et laisse tout passer, sans protestation, sans résistance.

Le malheur veut que la nouvelle population ne soit pas toujours la crême de celles du Nord de l'Union ou de l'étranger. Elle songe plutôt à exploiter pour son propre compte qu'à améliorer la situation générale. Ce qui se passe dans notre port en est une preuve bien palpable.

Voyez ce qui a lieu dans tous ceux qui nous environnent, depuis Galveston et les frontières du Texas jusqu'aux plages de l'Atlantique, Philadelphie, Baltimore, New York. Partout, il y a des dégrèvements des droits de quayage, des frais de chargement et de déchargement. Auparavant il n'y avait pour les produits du Grand Ouest qu'un débouché, le Mississipi et le port de la Nouvelle-Orléans. Aujourd'hui, il y a partout des lignes ferrées qui nous font une terrible concurrence, au double point de vue de la rapidité et des prix de transports.

Que tentons-nous pour résister à ces effrayantes et multiples compétitions ? Rien. Nous maintenons obstinément des prétentions qui forcent les compagnies et les corporations étrangères à prendre une autre route que celle de notre port. Quand ces compagnies ou ces corporations nous restent fidèles, comme malgré nous, nos ouvriers de la levée s'entendent pour arrêter les travaux et achever de décourager ceux qui ne nous avaient pas tout à fait abandonnés. Nous voyons, à l'ouest du fleuve, depuis la Louisiane jusqu'aux plages du Pacifique, les lignes ferrées se multiplier, allant du Nord-ouest au Sud-ouest. Ce sont autant de menaces pour notre part qui court le danger d'être complètement délaissé. Nous n'en avons cure. Il nous serait si facile de retenir tout ce trafic venant de l'étranger pour remonter le fleuve, ou descendant le fleuve pour aller se distribuer à l'étranger ! Nous semblons, au contraire, prendre à tâche de le chasser de nos quais, de le rejeter à gauche ou à droite du cours de notre grand fleuve.

Ne devrions-nous pas avoir le monopole des différents commerces de grains, de farines, de viandes, de porc, de bœuf, de fruits tropicaux de toute sorte, que l'on a aujourd'hui tant d'ingénieuses façons de conserver, d'améliorer même, pour aller les placer sur les marchés lointains ? Nous laissons tout cela s'éparpiller à droite, à gauche, par le Texas, par l'Alabama, par la Floride, par les ports de l'Atlantique. Quand donc sortirons-nous de notre torpeur ? Quand comprendrons-nous que le seul moyen de nous assurer définitivement le commerce de transit qui devrait nous revenir de droit, c'est d'aller au-devant des désirs des importateurs et des exportateurs ; c'est de leur accorder toutes les facilités possibles, c'est d'abaisser nos frais de quayage et de transbordement ? Mais nous ne songeons qu'à profiter des "jobs" que nous offre le hasard et sur lesquels nous grapillons, sans vergogne, sans souci du lendemain, sans nous apercevoir que, pour le bénéfice d'un jour nous nous exposons à perdre un commerce qui nous ferait vivre de longues années et assurerait la prospérité à notre port, comme aux milliers de travailleurs qui y trouvent un emploi lucratif.

Une Lettre de M. Alexandre Dumas sur la "Princesse de Bagdad."

Voici une très curieuse lettre de l'auteur de la *Princesse de Bagdad* sur ce rôle de Lionnette de Hun que Mme Jane Hading a interprété pour sa rentrée au théâtre du Gymnase, le 10 de ce mois. Elle fut adressée par M. Alexandre Dumas au cours des premières représentations de cette pièce célèbre, à M. Léopold Lacour, alors professeur de rhétorique au lycée de Poitiers et qui s'était déjà distingué dans les lettres par des études très sagaces sur le théâtre contemporain, études qui parurent dans la suite chez Calmann Lévy sous le titre de *Trois Théâtres* et de *Gaulois et Parisiens*.

M. Léopold Lacour avait écrit un article sur la *Princesse de Bagdad* à distance et d'après la brochure et l'avait envoyé à l'auteur. M. Alexandre Dumas en accusa réception à l'écrivain par la lettre suivante qui est typique parce qu'elle donne, comme le dit M. Dumas lui-même, la "formule" de la *Princesse de Bagdad*.

98, Avenue de Villiers.

Je viens de recevoir, de lire et de relire votre lettre. J'en suis on ne peut plus touché et je vous en fais tous mes compliments avec tous mes remerciements. Vous avez vu, vous vous êtes rendu compte du mécanisme secret, de la fatalité algébrique de l'œuvre, de la combinaison chimique, car je n'ai pas fait autre chose qu'une opération de chimie appliquée à l'être humain, et mon dénouement n'est qu'un précipité.

J'ai supposé une femme placée physiologiquement entre deux hérédités contradictoires, un Roi et une courtisane dont elle est née, ces termes de Roi et de courtisane étant pris, l'un dans son sens le plus élevé, l'autre dans son sens le plus bas, tous deux dans leur sens absolu.

Je l'ai supposée moralement placée entre un mari imbécile et un prétendant insolent, celui-ci devant toujours et nécessairement, dans la vie des femmes, résulter de celui-là.

Je l'ai supposée, à un certain moment, entre les habitudes, les besoins de sa naissance, de son milieu, de son tempérament et les menaces de la misère.

Qu'en fera-t-elle ?

Continuellement de l'un à l'autre de ces éléments, de droite à gauche, sans direction propre. Son père et sa mère se combattront en elle, le terme le plus haut s'indiquant vaguement comme le plus fort, mais sans triomphe définitif. Quand l'insolent intervient, c'est remonté à son père ; quand l'imbécile danqué du commissaire de police se rue, c'est dans sa mère qu'elle retombe.

C'est alors que je fais intervenir, à travers toutes ces dissolutions, le corps, l'agent divin qui va tout transformer, l'enfant. Toute la combinaison naturelle se trouve changée et j'obtiens mon précipité, non en bas, mais en haut, puisqu'il s'agit de l'âme. J'obtiens la mère, définitive et sacrée, élément insoluble.

Quant à l'exécution rapide, presque brutale, elle doit être ainsi, puisque j'ai à mettre en contact et, par conséquent, en choc, des éléments réfractaires les uns aux autres jusqu'à ce qu'ils se combinent ou se divisent sous l'influence du dernier réactif.

Vous êtes le seul à qui j'écrive ma formule, parce que vous êtes le seul qui l'ayez devinée et sentie. Il fallait peut-être pour comprendre, la bonne foi d'abord, la distance, c'est-à-dire la vue par dessus le bruit et l'examen solitaire.

Le travail que vous avez fait sur ma pièce, le public le fait peu à peu avec son instinct, car il n'a pas, collectivement, autre chose pour l'éclairer et, aux partis pris, aux hostilités, aux ignorances d'un groupe de la première représentation, ont succédé des représentations curieuses à étudier : la seconde représentation, très tendue, très résistante, mais sans protestations extérieures ; la troisième, semblable à la seconde pendant les deux premiers actes et se dilatant tout à coup, avouant comprendre, applaudissant et pleurant au troisième acte ; la quatrième, se livrant enfin dès le commencement, avec une certaine réserve encore, mais riant déjà avec Godler et communiant enfin avec Lionnette. Hier, lundi, cinquième représentation, excellente, et le bureau de location ayant loué toutes les loges, tous les balcons, tous les orchestres jusqu'à la vingtième.

Voilà le bulletin de la santé de la Princesse tel que je le dois à votre clairvoyance, à votre sympathie et au travail intéressant que vous m'envoyez et que je vais joindre par la reliure à la triple étude que j'ai déjà de vous.

Croyez, cher monsieur, à mes meilleurs sentiments,

A. DUMAS fils.

LONGÉVITÉ CHEZ LES PIGEONS.—Un correspondant d'un grand journal de sport de Londres rapporte qu'un pigeon vient de mourir, âgé de 28 ans et six mois, étant resté tout ce temps la propriété d'une même personne qui peut certifier, sinon l'âge exact, au moins le temps que ce pigeon a vécu près d'elle. Le cas paraît authentique, et il est à signaler : le pigeon en effet ne vit d'ordinaire guère plus de 10 ou 12 ans.

Une définition de la neige :

Du velours... frappé.

MULIER CENSET.

Monsieur l'Editeur,

Ayant à traduire en français et en François—en français comme langue et en François comme homme poli—cette petite phrase latine : *Mulier censet*—quelle traduction juste et convenable pouvons-nous donner à nos lecteurs et à nos lectrices, à ceux et à celles qui ne savent pas le latin ? Ignorance fort excusable, du reste.

Devons-nous dire, comme le verbe *censet* le permet, que la femme, *mulier*, pense, suppose, imagine, a une opinion, du bon sens et du jugement ?

Cela, très certainement, peut se dire et doit se dire. Il est juste de le dire. On serait criminel en ne le disant pas. Et ceux qui ne le diraient point, comme il en est peut-être, seraient des hommes qui penseraient de travers, qui imagineraient mal, qui supposeraient faux et qui n'auraient ni bon sens ni jugement, des Académiciens sans doute ou des membres de Sociétés savantes. Rien n'est bête comme un savant ou comme celui qui croit être un savant.

Certes, la femme pense—*cogitat*—donc elle est—*ergo est*—ainsi que l'a fort bien dit le philosophe Descartes, de Lahaye en Touraine. Descartes, pourtant, s'est trompé en imaginant ses *tourbillons*. Mais sa *méthode* est admirable, et la seule vraie.

Oui, la femme pense.

Et si, au point de vue de la pensée, de l'imagination, du sentiment, du cœur et des qualités morales, nous ne voulons pas faire une comparaison entre l'homme et la femme, c'est que l'homme confus, reculant devant la supériorité et même devant l'égalité, serait obligé de se réfugier dans une infériorité honteuse et déshonorante pour son orgueil de prétendu roi de la Création. Car s'il a été roi jusqu'à ce jour, l'homme ne l'a été que par droit de brutalité et de violence, ayant le bras plus fort et le poing plus sauvage. C'est Caïn qui a tué Abel, et l'homme a forgé le glaive, inventé la poudre et fait de la destruction une loi de l'humanité. A-t-il donc le droit d'être si fier ? Ajoutez à cela que l'homme se grise bien souvent et que l'homme gris est un animal très laid.

Non, point de comparaisons absurdes !

Et pourtant, M. l'Editeur, si notre *Mulier censet* ne dit pas précisément le contraire de ces choses, ce n'est cependant pas la signification qu'il convient de lui donner à cette heure, dans l'état actuel de notre civilisation, surtout aux Etats-Unis d'un incontestable progrès et d'un affranchissement général. Il a un sens plus positif, plus pratique et plus politique. Et la Louisiane ne devrait pas l'ignorer.

Mais la Louisiane, soit dit sans malice et sans mépris, a encore certains préjugés du vieux temps et des vieilles mœurs qui ne lui permettent pas toujours d'accepter les idées nouvelles et les innovations que réclame la souveraineté du progrès et de la justice. Certains prétendent même qu'elle n'a pas assez de protestantisme dans les veines, et nous ne croyons pas que de longtemps elle se livre aux écarts et aux absurdités de la libre-pensée. Elle a peut-être raison de craindre les accidents, et toute innovation, pour être une innovation, n'est pas nécessairement bonne. Il faut savoir innover à temps.

Quoi qu'il en soit, sans plus de circonlocutions, la *mulier censet* de notre titre signifie tout simplement : *La femme vote !*

Car, dans beaucoup d'Etats de l'Union américaine, sous la protection du drapeau étoilé, la femme vote aujourd'hui,—la femme majeure, s'entend. On ne peut pas voter à tout âge.

Quand nous employons le mot femme, nous employons le mot générique, le mot qui existe dans toutes les langues, le mot qui n'a rien d'humiliant, qui convient à nos mères, à nos femmes et à nos filles, et qui ne les empêche aucunement d'être des dames ou des demoiselles.

Au reste, par nécessité d'une extrême et fausse politesse, pourrait-on sérieusement dire le *vote des dames* ? Est-ce que dans les vieux pays des aristocraties antiques, en France, en Angleterre, en Allemagne et ailleurs, les princesses, les duchesses, les comtesses et les marquises ne sont pas des femmes ? La reine Victoria n'est-elle pas une femme, et même une assez bonne femme, bien qu'elle ne soit pas républicaine ? Legouvé, le poète français qui a chanté le *mérite des femmes*, en 1801, n'entendait certainement pas les humilier, et ses petits poèmes ont tout le charme de la diction et toute la sensibilité d'un cœur excellent.

Donc, dans nombre d'Etats de l'Union américaine, la femme vote aujourd'hui. *Censet*. Car *votat* serait barbare.

Elle est maintenant citoyenne et électrice.

La femme, qui avait su être reine en Europe, a vaincu l'odieux préjugé de la masculinité. Elle a prouvé—ce qui, du reste, n'était pas difficile à prouver—qu'elle avait autant de cervelle, d'intelligence et de droits que l'homme, si longtemps son oppresseur, son tyran et son maître. Car si nous lisons l'histoire des temps et si nous voyons par quelles conditions sociales la femme a passé à travers les siècles, la trouvant esclave, asservie, servante, *famula* et toujours inférieure et opprimée, sans droit de cité, même à Rome dont le droit est pourtant si vanté, nous sommes bien obligés d'avouer que l'homme a presque toujours été le tyran de la femme. Aujourd'hui encore, sans parler du harem odieux des Turcs, la très glorieuse Angleterre n'a-t-elle pas dans son vieil arsenal de lois et de coutumes une loi qui permet à l'Anglais de vendre sa femme au marché ? Et vous avouerez bien que cela n'est pas tout à fait convenable.

Mais si la femme vote aux Etats-Unis du Nouveau-Monde, cela, bien entendu, ne signifie aucunement que la femme, toujours femme, *casta et pudica*, quitte ou doive quitter, dans une émancipation de mauvais goût, la robe qui l'enveloppe gracieusement dans le chaste mystère de ses plis, pour prendre le vulgaire pantalon de l'homme souvent mal fait et disgracieux. Ce ne serait pas là du progrès, et les chiffons et les modes n'ont rien à faire avec les choses sérieuses.

Pour voter intelligemment et convenablement, avec la conscience parfaite de son devoir, est-il donc nécessaire de porter pantalon ou robe ? Les vaillantes sans-culottes de la Révolution française, qui furent nos pères, n'ont-ils pas été d'excellents citoyens ? Et qu'est-ce que c'est qu'un habit ? "Ce n'est pas l'habit qui fait le moine," dit le proverbe.

Au reste, dans ces derniers temps, avec le monopole du suffrage masculin, comment l'homme se comportait-il, dans la République ; et si la politique est devenue une intrigue, un mensonge et souvent une corruption à faire rougir le moins pudibond des électeurs et des citoyens, le suffrage masculin n'en est-il pas un peu la cause ? Les hommes, entre eux, deviennent sans retenue, et leur langage ne garde aucune réserve de dignité et de respect. Ils jurent comme des portefaix. Ne se battent-ils jamais, et le revolver n'est-il pas leur compagnon de poche et leur argument de raison ?

Nous ne calomnions point en parlant ainsi.

Qui donc, aujourd'hui, n'a pas un pistolet dans sa poche, depuis l'enfant qui va à l'école jusqu'au juge lui-même ? Et les pantalons dont nous sommes si fiers, comme s'ils disaient un titre supérieur, n'ont-ils pas tous, selon la mode du jour, une poche spéciale pour le pistolet, ou plutôt le revolver ? Car le pistolet est le vieux jeu, et six balles au moins sont nécessaires à l'homme bien armé et civilisé. On devrait élever une statue à celui qui a inventé le revolver.

La femme, sans doute, à peine initiée aux mystères du suffrage universel, va commettre plus d'une erreur au début, et nous voyons même qu'à Bridgeport, dans le Connecticut, elle a tout récemment manqué de tactique et que les vieux politiciens l'ont dupée.

Que voulez-vous ?

Elle ne savait pas encore bien. Elle n'avait point d'expérience. C'était une apprentie dans l'art assez compliqué de choisir, d'élire et de faire élire. Elle ignorait les trucs sans lesquels la science ne triomphe pas.

Mais elle apprendra, n'en doutez point.

Les femmes s'entendront, elles aussi, et ce n'est pas isolément qu'elles agiront, par caprice, par jalousie ou par coup de tête, et, faciles à conduire par des hommes plus égoïstes que généreux, elles s'organiseront.

Elles auront des comités aux règles bien établies, clubs où les oratrices n'auront pas leur langue dans leur poche, des caucus où se fera la sérieuse besogne, et des Conventions aux résolutions fermes et aux programmes courageux ?

Croyez-vous qu'elles manqueront d'éloquence ?

S'il est des rhétoriciens, souvent des rhéteurs, il est des rhétoriciennes, et la langue anglaise est naturellement éloquente. Le *stump speech* est américain.

Et si, dans l'étroitesse de votre esprit et la sotte aristocratie de votre sexe, vous n'accordiez pas aux femmes une finesse bien supérieure à la vôtre, c'est que vous seriez bien hommes vous-mêmes. Il faudrait vous enlever votre droit d'électeur, vous *disqualifier*, comme on dit en anglais. La femme est cent fois plus fine et plus maligne que l'homme,—maligne, dans la bonne acception du mot. Car l'homme, d'ordinaire, a la lourdeur d'un Béotien ou d'un Académicien. Est il grand'chose comme citoyen, avec son pantalon dans ses bottes ? — Et s'il chique, est-ce un signe de supériorité et même d'égalité ?

L'on peut se demander sans doute si la femme, justement investie de son droit de citoyenne, sera démocrate, républicaine, populiste, socialiste et même anarchiste. Car il y a des anarchistes aux Etats-Unis, et si les millionnaires n'y sont point favorables à l'impôt sur le Revenu, les socialistes du travail ne trouvent pas bon que le capital et les "trusts" se fassent la part du lion dans une oligarchie qui ne vaut guère mieux que l'anarchie. On prétend même que l'une donne naissance à l'autre.

L'opinion politique du mari, s'il en a une ou croit en avoir une, ne peut pas nécessairement déterminer l'opinion politique de la femme. C'est peut-être le contraire qui a lieu, et le mari, en politique comme en autre chose, pourrait bien obéir au lieu de commander, suivre au lieu de conduire. En tout cas, si l'on n'est pas d'accord à la maison, pourquoi le serait-on ailleurs ?

A dire vrai,—et ce point n'est pas sans importance morale—si le mari a besoin du vote de sa femme, comme le cas se présentera certainement, le mari, croyons-nous, soucieux de son élection, se gardera bien de négliger ses devoirs et saura les remplir convenablement. Il sera affable, poli et juste. Il ne rentrera pas trop tard à la maison. Il sera docile. Et la femme n'abusera point de cette docilité.

On peut certainement dire que la jeunesse, la beauté et l'éloquence détermineront bien des votes féminins, et nous le disons même. Mais où est le mal, s'il vous plaît ? Ces qualités ne sont pas des crimes, que nous sachions, et ce n'est pas toujours agréable de voter pour un homme laid ou pour un vieux qui chique. Des représentants plus sobres et des législateurs plus comme il faut ne compromettraient aucunement la République.

En réalité, au point de vue général des choses, nous pensons que le vote de la femme sera plutôt aristocratique—dans la bonne acception du mot—que démocratique, dans la vulgaire et démagogique acception du terme. Tous les votes féminins, pourtant, ne seront pas bons. Mais l'exception mauvaise ne fera que confirmer la bonté de la règle, et ce ne sont pas les femmes qui éliront jamais des coquins ou des gens qui boivent trop. Car un législateur qui boit trop ne voit pas bien clair. Notre siècle, trop alcoolisé du reste, doit faire place à un siècle d'une plus grande sobriété, et il importe pour la moralité des Etats-Unis et de leur peuple que le vin de Californie supprime la toute puissance du whiskey et de l'alcool. Le vin de Bordeaux sans doute vaudrait mieux ; mais le proverbe dit que, "faute de grives, il faut se contenter des merles" *ararorres* tous les deux. Puis, il est raisonnable de favoriser et de protéger l'industrie de son pays, sucrière, vinicole ou autre.

Mais pourquoi donc, s'il vous plaît, la femme citoyenne et électrice, ayant nos droits et nos devoirs, affranchie dans la plénitude de son intelligence et de son jugement, n'irait-elle pas au Congrès comme sénatrice ou représentante ? Le Capitole de marbre de la nation serait-il le privilège des hommes, et les hommes seuls, avec l'étroitesse de leur esprit et de leurs principes, n'y font-ils pas souvent vilaine figure ?

La mauvaise plaisanterie, très médiocrement spirituelle, d'une sénatrice ou d'une représentante allaitant son poupon au Capitole,—poupon braillard qui interrompt l'orateur ou qui le trouble dans ses plus beaux mouvements d'éloquence cicéronienne, alors qu'il touche au sublime—n'est pas sérieuse et ne tient pas devant la raison, la justice et le droit. La représentante ou la sénatrice, en cas de maternité, saurait bien avoir une bonne d'enfant ou une nourrice. A l'heure de la sage femme, un congé nécessaire serait accordé. Puis, la session ne dure pas toute l'année, et l'événement pourrait arriver quand le Congrès dort ou est en vacances. Les sénateurs eux-mêmes et les représentants sont-ils toujours à leur poste ?

Cependant, malgré l'incontestable égalité des droits politiques entre l'homme et la femme, nous croyons, en ce qui regarde la Présidence des Etats-Unis présentement occupée par M. Grover Cleveland, qu'il faut ajourner l'élection d'une Présidente au XXème Siècle, peut-être même au XXIème, alors que le Canada, l'île de Cuba et le Mexique feront partie de l'Union américaine et républicaine.

Mais le Progrès est souverain, et le Monde marche, ou plutôt marchait

Car la vapeur court, vole et ne connaît plus ni distance ni espace, ni obstacles ni barrières, ni monts ni mers, *neque montes neque maria*.

Et mulier censet !

J. GENTIL.

Les Recettes du Trésor.

Plus que jamais les fonctionnaires du Trésor et la Presse du nord et du sud commencent à mesurer l'étendue de la faute que l'on a commise, en changeant les sources des revenus de l'Etat.

On avait compté sur de fortes rentrées provenant de l'impôt sur le revenu. On en est arrivé aujourd'hui à cette triste conviction que l'on n'en tirera pas plus de $14,000,000, au lieu de $30,000,000 que l'on espérait toucher.

Ajoutez à cela qu'il a fallu faire un travail énorme pour recevoir les déclarations, en vérifier la justesse ou la fausseté, et qu'il en doit de plus résulter une infinité de procès qui coûteront cher à l'Etat, — autant de raisons qui doivent fatalement réduire le montant qui restera dans les caisses de l'Etat.—De ce côté-là il y aura donc un énorme déficit. Tout le monde l'admet aujourd'hui. Pourquoi ne l'avoir pas prévu plus tôt ? Que de tracas on se serait épargnés de la sorte.

Mais il paraît que l'on comptait compenser ce déficit par les rentrées provenant des 40 pour cent "ad valorem" levés sur les sucres étrangers.

Autre désappointement encore plus cruel que le premier, peut-être. Si, l'on se trouve obligé, pour rétablir l'équilibre rompu, de revenir aux anciens droits d'entrée sur les sucres, on pouvait les grever d'un droit spécifique de 1 cent ou de 1 cent 1/8 par livre. Comme le montant des importations ne varie guère, on était à peu près sûr d'avance de la valeur des rentrées dont on avait besoin. Avec 1 cent par livre, on se faisait un revenu de $43,451,938 ; avec 1 cent 1/8, le revenu était de $48,883,433 ; avec 1 cent 1/4, on arrivait au chiffre de $54,314,928.

Au lieu de cela, on a établi un droit ad valorem. Or, depuis un an, il y a eu une baisse énorme dans la valeur vénale des sucres ; les droits ad valorem sur lesquels on comptait, en ont diminué d'autant. De telle sorte que, de ce côté encore, on se trouve en face d'un énorme déficit.

On espérait une rentrée de $44,000,000 ; on sera fort heureux de toucher la somme de $24,000,000, si on peut arriver à la toucher.

En vérité, il est impossible de montrer plus de maladresse et de plus jouer de malheur. Depuis que M. McKinley a jeté le trouble dans notre système financier, le Congrès n'a commis que des folies, des fautes impardonnables, et le bill Wilson, encore plus incohérent que le bill McKinley, n'a fait que combler la mesure.

Il faudra pourtant se tirer de ce mauvais pas. Comment ? Nous l'ignorons, et nous croyons que nos prétendus financiers du Congrès l'ignorent encore plus que nous-mêmes.

Chateaubriand à Mme Récamier.

A l'occasion des jours saints que nous venons de traverser, nous publions une lettre de Chateaubriand à Mme Récamier, où le grand écrivain décrit les pompes du mercredi saint à Rome.

C'est une des plus admirables descriptions qu'ait jamais inspirées le christianisme :

"Je commence cette lettre le mercredi saint au soir, au sortir de la chapelle Sixtine, après avoir assisté à ténèbres et entendu le *Miserere*. Je me souvenais que vous m'aviez parlé de cette belle cérémonie et j'en étais à cause de cela cent fois plus touché. C'est vraiment incomparable : cette clarté qui meurt par degré, ces ombres qui enveloppent peu à peu les merveilles de Michel-Ange ; tous ces cardinaux à genoux, ce nouveau Pape prosterné lui-même au pied de l'autel, où quelques jours avant j'avais vu son prédécesseur ; cet admirable chant de souffrance et de miséricorde, s'élevant par intervalle dans le silence et la nuit ; l'idée d'un Dieu mourant sur la croix pour expier les crimes et les faiblesses des hommes ; Rome et tous ses souvenirs sous les voûtes du Vatican : Que n'étiez vous là avec moi ! J'aime jusqu'à ces clerges dont la lumière étouffée laissait échapper une fumée blanche, image d'une vie subitement éteinte. C'est une belle chose que Rome pour tout oublier, pour mépriser tout et pour mourir."

LES OUVRIERS DE LA PENSÉE.

La publication de l'œuvre posthume de Leconte de Lisle est en préparation.

Son éditeur, Alphonse Lemerre, aidé de Mme Leconte de Lisle et des amis du Maître, MM. François Coppée, de Heredia et de Guerne, a ouvert les tiroirs homériques.

On a réuni environ quinze cents vers inédits auxquels seront ajoutés l'*Apollonide* et les mille vers de la *Passion*, que le défunt avait supprimés dans l'édition Poulet-Malassis, à cause de leur esprit trop idéaliste à son gré, et que ses amis ont tenu à ressusciter pour leur grand souffle et leur impeccable forme.

L'ouvrage sera précédé de l'éloge de Victor Hugo, que prononça Leconte de Lisle le jour de sa réception à l'Académie.

Ce sera le quatrième volume de ses œuvres complètes.

Il paraîtra au commencement de mai.

On avait annoncé à tort que la réception de M. José Maria de Heredia serait retardée jusqu'à l'automne, l'état de santé de M. François Coppée ne lui permettant pas de finir son discours avant cette époque.

D'un autre côté, l'état d'inquiétude de l'auteur des *Trophées* fait craindre à ses amis qu'il ne puisse attendre sa réception si longtemps encore.

Lequel sacrifier ?

Les novateurs.

M. Jean Moréas continue ses pérégrinations à travers l'histoire littéraire de France. Il vient tout récemment de découvrir le dix septième siècle. Cela vaudra bientôt une *Iphigénie* d'Euripide, traduite en vers de Racine.

On espère, pour l'an prochain, quelques odes de Lefranc de Pompignac et quelques strophes de Gilbert.

Après quoi, M. Moréas rejoindra son demi-compatriote André Chénier et nous initiera, pour son compte, à la poésie moderne.

De M. Gustave Lebon, explorateur dans l'Inde anglaise : la *Psychologie des foules*. Thèse : les foules sont exposées à commettre les actes les plus monstrueux que chaque individu, pris séparément, agrait en horreur.

A rapprocher de la théorie de Sighèle, l'élève de Lombroso

Qui veut des vers lumineux ?

M. Gustave Kahn va publier *Limbes de lumière*, et M. Camille Mauclair, *Couronne de clarté*.

Ici et là des rayons.... Mais peut-être préféreriez-vous une lanterne allumée ?

On n'est jamais content.

Petite Amie. Sous ce titre, fait pour détourner l'attention, M. Vigné d'Octon publie dans quelques jours sa véritable entrevue avec le Pape.

Quelle vie terrible menèrent les prisonniers français à bord des pontons espagnols durant la guerre d'Espagne, c'est ce que racontent les mémoires laissés par une victime, Henri Ducor, et publiés chez Guillaumin, sous ce titre : *Aventures d'un Marin de la Garde Impériale*, prisonnier de guerre dans l'île de Cabrera.

Le typhus, la faim, la soif.... Le livre ne pire une haine sincère contre l'Espagnol. Et cela est, en soi, assez original.

M. André Theuriet s'obstine.

Il va écrire encore pour cet été : *Cœurs Meurtris*, dont le titre original suffit à dire l'intérêt.

Plus coupable encore, il se réédite : une nouvelle édition de ses poèmes—qui donc les avait lues ?—est sous presse.

M. Maurice Boucher vient de traduire en vers toutes les chansons qui se trouvent dans les œuvres de Shakespeare ; elles seront éditées prochainement.

Une rentrée.

D'ici le mois d'octobre, M. Félicien Champsaur publiera chez différents éditeurs environ 60,000 lignes !

Ces 60,000 lignes se décomposeront ainsi :

Pierrot et sa Conscience, sous presse.

Le *Mandarin*, en cours de publication, roman en trois volume.

Entrée de Clowesses, quinze nouvelles cabriolantes.

Les auteurs anglais n'ont qu'à se bien tenir !

De l'avis de M. Paul Bourget, lui-même, son prochain livre, *Un Marché*, sera "du bon Bourget."

M. Frédéric Masson encombre décidément la bibliographie napoléonienne. Après *Napoléon chez lui*, trois autres volumes sont annoncés :

1. La journée de l'Empereur aux Tuileries ;
2. La Cour et les Fêtes ;
3. La Maison de l'Empereur.

La Légende de Vic, par M. Camille Lemonnier, pour bientôt.

C'est l'histoire d'une famille depuis l'origine du monde—seulement ! On y verra l'homme primitif et les néo-hiéroglyphes : une sorte de large fresque, explique l'auteur, brossée à la Puvis de Chavannes.... C'est curieux, pour une fois savez-vous, qu'un Belge ne s'inspire pas d'un Scandinave, c'est d'un peintre.

Le *Trimardeur*, une autobiographie, sans doute, de cet écrivain infatigable qu'est M. Bonnamour, est annoncé chez Dentu.

L'auteur des *Dialogues des courtisanes*, Mme J. Marni, continue sa série dialoguée sous un titre plus alléchant : *Comment elles se donnent*.

Vous y apprendrez pour quelles mauvaises raisons s'abandonnent les femmes ; et ceux qui, pour ne les avoir pas connues, rêvent des galanteries des femmes du monde, perdront là quelques illusions—en s'amusant d'ailleurs.

M. Georges Rodenbach est gravement malade d'une fluxion de poitrine.

Le *Chemin nuptial* est le titre d'un roman de M. Robert Scheffer, déjà connu par l'*Idylle d'un Prince* et *Misère Royale*, romans à clé qui firent scandale en Roumanie.

Dans ce livre, le jeune auteur dit le désenchantement de deux êtres qui, ayant pris hâte de s'aimer, découvrent que seulement ils s'estimaient. Ils vont chacun vers deux autres êtres qui leur apprendront cette passion intellectuelle qui leur manque. Mais, pour des raisons différentes, ils sont tous deux désenchantés et reviennent, avec l'expérience du vrai *Chemin nuptial*, l'un vers l'autre.

C'est, dit-on, de l'autobiographie, mais informée des *Affinités électives* de Gœthe.

DEPECHES Télégraphiques

TRANSMISES A L'ABEILLE

Nouvelles Européennes.

En Arménie.

Presse Associée du Sud.

Londres, 20 avril—Une dépêche de Constantinople au *Times* dit que Sir Philip Currie, l'ambassadeur anglais, a appelé l'attention de la Porte sur les dangers résultant de l'oppression des fonctionnaires turcs, et a insisté sur la cessation de ces pratiques, dans l'intérêt même de la Turquie. La Porte a promis d'envoyer aux gouverneurs des provinces des instructions conformes aux représentations de Sir Philip Currie.

A Madagascar.

Presse Associée du Sud.

Paris, 20 avril — Le gouverneur de Diego Suarez a télégraphié au gouvernement de Paris que les troupes françaises ont occupé la forteresse d'Ambodivohine, après un combat mouvementé.

Les Hovas n'ont résisté que peu de temps avant d'évacuer la place. Quelques Français seulement ont été blessés ; ils n'ont eu aucun tué.

Li Hung Chang.

Presse Associée du Sud.

Londres, 20 avril — Une dépêche de Tien Tsin au *Pall Mall Gazette* annonce l'arrivée en cette ville de Li Hung Chang, aujourd'hui. Il est en bonne santé.

Le Tsar et la Presse Russe.

Presse Associée du Sud.

Londres, 20 avril.—Le *Pall Mall Gazette* reçoit une dépêche de St-Pétersbourg disant que le Tsar a repoussé la pétition, récemment présentée, demandant la diminution de la rigueur des lois sur la Presse.

L'empereur a ainsi agi, sur la recommandation du ministre de l'intérieur et du chef du Saint Synode, les deux personnages composant la commission d'examen de la pétition. Leur rapport s'opposait au demandes formulées.

Le Banquet des Américains à Londres.

Presse Associée du Sud.

Londres, 20 avril.—Le *Globe*, dans un article sur le banquet d'inauguration de la Société Américaine de Londres, hier soir, s'exprime ainsi : La Société est certaine du succès si ses membres sont limités à ceux qui sont regardés à Londres et à New-York comme dignes d'appartenir à un club recommandable.

Personne n'a une horreur plus profonde du tapage, de la vantardise, de la vulgarité que les Américains bien élevés, mais les voyages en Europe sont gâtés par les excentricités des groupes encombrants, qui ne représentent pas plus l'Amérique que les voyageurs à prix réduits ne représentent l'Angleterre.

Nouvelles Américaines.

Le Mariage de M. Belmont.

Presse Associée du Sud.

New York, 20 avril — Ce matin le *Herald* dit qu'il est en position de démentir, sous l'autorité de la famille de H. P. Belmont, les rumeurs qui courent depuis quelque temps sur le mariage de Mme Vanderbilt et de M. Belmont, conclu secrètement à l'étranger.

Oliver Belmont est attendu vers le mois de juin ; il se rendra à New Port où il sera l'hôte de M. Perry Belmont à Bythe-Sea pendant plusieurs semaines.

Corbett et Fitzsimmons.

Presse Associée du Sud.

Chicago, 20 avril — Une dépêche spéciale d'Indianapolis dit que le champion Corbett a reçu de Wm A. Brady, le télégramme suivant hier : Fitzsimmons déposera son argent lundi prochain et la bataille est certaine. Prenez soin de vous.

Cette affaire est enfin conclue, a dit Corbett, et c'est la première fois que je sais que la rencontre est certaine. Je terminerai ma tournée théâtrale à St. Louis, trois semaines plus tôt que je ne pensais, et, après un repos de quinze jours, je commencerai à m'entraîner à Ashbury Park.

Je suis certainement content que le match est arrangé définitivement, car je suis anxieux de montrer au monde les mérites des deux hommes. Je compte vaincre car je crois être d'une classe supérieure à celle de Fitz-immons ; c'est un homme adroit et qui entrera dans l'arène en meilleure condition que jamais.

Je crois connaître tous les coups et tous les mouvements de l'art de la boxe, et je suis certain de n'être jamais vaincu, si ce n'est par un coup de chance, ce qui peut arriver à tout homme.

L'affaire Buchanan.

Presse Associée du Sud.

Sing Sing, 20 avril—Il n'y a pas de nouveaux développements dans l'affaire Buchanan. L'avocat Gibbons attend cette après-midi la décision du gouverneur. Buchanan a confiance et espère toujours que le gouverneur accordera un sursis qui aura pour résultat ultérieur un nouveau procès.

L'exécution n'aura pas lieu lundi comme il a été annoncée : les invitations fixant la date n'ont pas encore été envoyées.

La Question de l'Argent.

Presse Associée du Sud

Washington, 20 avril—Le secrétaire Morton a accordé ce soir une interview sur la question de l'argent. Venant d'un membre du Cabinet, après la réunion d'hier, les déclarations de M. Morton peuvent être regardées comme l'expression des sentiments du Président.

Quand on lui a demandé s'il pensait que la conférence internationale proposée aurait un résultat quelconque, M. Morton a répondu : Je ne crois pas qu'une conférence internationale puisse établir un taux commun entre l'or et l'argent, pas plus q